



hubert vittoz

LE MASQUE  
&  
LA POUDRE

Tome 1



# *Le Masque & La Poudre*

*Un soupçon de soufre  
dans une mer d'huile (d'olive) (T.1)*

*un cycle de fantasy de*

**Hubert Vittoz**

*À Prascovie.*

## Prologue

Un peu plus d'un mois après leur arrivée, le rire s'était évanoui.

Ils ne paraissaient pourtant pas bien menaçants, ces forains venus de la cité rivale des Masques. Ils venaient dans leurs roulottes s'installer dans les rues commerçantes pour divertir les badauds, ou bien se juchaient sur des estrades au coin des bâtiments et jonglaient, plaisantaient, dansaient, faisaient les pitres en somme. Ils firent bien des heureux – tous les enfants ravis d'acclamer les saltimbanques, mais aussi les adultes soulagés de pouvoir le temps d'un spectacle s'extirper d'un quotidien morose. Même quand il arriva toujours plus de Masqués, qu'on ne pût plus marcher à la Soufrière sans en croiser un groupe sur son chemin, les citoyens ne se méfièrent pas. Seuls quelques sceptiques subodorèrent la manœuvre, un doute fondé plus sûrement sur l'inimitié historique entre les deux villes que sur des exactions imaginaires de la part des forains.

Parmi ces sceptiques se trouvait bien évidemment le Cénacle, rassemblement des têtes pensantes de la Soufrière. Cependant, les questions ne se firent pressantes que lorsque, semaine après semaine, le nombre d'étrangers s'accrut et les premiers effets de leur présence se firent sentir. Des effets inattendus, dévastateurs : l'extinction du rire.

Au fur et à mesure que les farces se répétaient, que les saltimbanques redoublaient d'efforts pour conquérir leur public, le conserver et l'enchanter, les sourires des gens se crispaient dans des crampes de mauvais aloi. Désormais coutumiers des boutades qui les avaient d'abord enthousiasmés, ils devenaient peu à peu blasés, maussades et cyniques. Les enfants eux-mêmes dilapidaient leur joie de vivre dans ces représentations terriblement lassantes. Et toujours plus de forains arrivaient, et toujours plus de rires s'éteignaient, et toujours plus croissait la déprime dans la Soufrière.

Alors le Cénacle décida de réunir le Sénat. Les élus du peuple débattirent pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, sans parvenir à prendre de décisions. Devait-on incriminer la présence des forains, une présence pourtant pacifique ? Le risque de déclencher un nouveau conflit avec les Masques alors que les relations n'étaient pas au beau fixe rebutait les sénateurs. Ce fut la présence du Premier Juge qui fit en fin de compte pencher la balance en faveur de l'offensive juridique. Il fut décidé de rendre personae

non gratae les Masqués, d'ordonner leur départ et de régler froidement le sort des récalcitrants.

Ce fut ainsi que commença la purge.

Et la purge exigeait des bras.

## 1. Balthazar Falc

On vint le chercher plus tard qu'il ne l'attendait et bien plus tôt qu'il ne l'espérait.

Ils étaient deux à se présenter à sa porte tandis que l'après-midi s'étiolait, une grande bringue aux bras comme des balanciers et un avorton à mi-chemin entre le nain et l'enfant. Le Cénacle s'attendait peut-être à ce qu'il s'oppose physiquement à sa convocation, mais Balthazar connaissait trop bien les rouages de la cité de la Soufrière pour risquer de se mettre à dos ses dirigeants de fait. Et cette mauvaise caricature de tandem antipathique n'appelait pas de moquerie particulière :

— M. Falc ?

— Lui-même.

— Veuillez nous suivre. Le Cénacle requiert votre présence.

Il ne lui restait qu'à obtempérer. Il prit toutefois le luxe de faire patienter le duo le temps de prévenir son

fil de son départ. Comme depuis plusieurs semaines, Tristan se trouvait allongé dans sa chambre, le regard mouché, la volonté muette. Balthazar ignorait la nature des activités diurnes de l'adolescent, qui en revenait systématiquement vidé et allait s'avachir dans un coin de la maison, en attendant ou non le repas du soir. Balthazar ne le réprimandait pas. Il était bien mal placé pour le faire : lui-même laissait filer les heures quotidiennes en se balançant dans son fauteuil à bascule tel un ancêtre prématuré, une pipe éteinte plantée au coin de ses plis amers. Parfois, un livre aux pages à demi effacées se nichait sur ses genoux pour s'y reposer, guère sollicité. Au retour de sa dernière mission, celle de sa légende, celle de sa déchéance, il s'était ancré dans le crâne l'idée d'apprendre à lire pour combler le nouveau gouffre de son existence, consécutif à la mort de sa femme. Avec une ferveur désespérée, il s'était lancé à l'assaut de cette quête d'une espèce de substitution à cette disparition. Elle s'était tarie avant qu'il ne maîtrisât pour de bon les arcanes des lettres et ces ouvrages qui apparaissaient de temps à autre auprès de lui se languissaient d'être parcourus. Tristan, mortifié par le laisser-aller et la complaisance de son père, évitait la maison et dissipait ses journées dans la Soufrière avec ses camarades d'apprentissage. Qui étaient-ils ? Balthazar n'en savait rien et n'en avait cure. La vie, y compris celle de son fils, ne l'intéressait plus. La réciproque valait. Tristan ne lui répondit pas. Il sortit de la chambre et redescendit.

Il ne prit pas son arme.

Que d'occasions manquées !

Il s'attacha plutôt au superflu et fit ainsi l'effort de se vêtir un peu mieux. Il avait beau n'avoir pas l'intention de répondre aux vaines attentes du Cénacle à son endroit, c'était celui-ci qui avait pris la résolution visant à lui accorder une rente à vie pour services rendus à la cité. Il passa une chemise froissée et un pantalon, réajusta ses veilles mitaines, puis rejoignit les deux Ambassadeurs qui faisaient le pied de grue sur le seuil de la porte. Quand Balthazar leur annonça qu'il était prêt à les suivre, ils se contentèrent de tourner les talons en direction de la ville. Après avoir parcouru d'un dernier regard mélancolique la bicoque de tous ses ennuis – avec ses murs de bois mal isolés, son toit de chaux prodigue en flaques et en moisissure, son perron fissuré mais toujours gaillard, et son sempiternel pigeon en guise de gargouille –, il leur emboîta le pas.

Les Ambassadeurs marchaient vite et il peinait à suivre leur rythme. Contrairement à leur titre, ces hommes n'étaient pas recrutés en fonction de leur éloquence ou de leur diplomatie. Ils étaient plus à l'aise lors des opérations musclées que lors des repas protocolaires, pour intimider que pour convaincre. Ils jouaient le rôle d'une police secrète, bienveillante et dangereuse. Leur rigidité d'esprit et leur absence d'émotions n'avaient d'égales que leur formidable efficacité et leur discrétion à toute épreuve. Talonner ces sinistres personnages tenait du pensum pour une

loque comme Balthazar, amoindri par des années de torpeur. Essoufflé avant même d'atteindre les portes de la Soufrière, il éprouva l'humiliation de devoir demander à ses gardes-chiourme de ralentir. L'enfant-nain le toisa froidement. Les deux Ambassadeurs réduisirent l'allure sans un mot, sans un signe d'exaspération ou de mépris. Balthazar devinait que dans leur esprit, enfoui tout au fond de leur carapace de discipline, ils se demandaient s'ils ne s'étaient pas fourvoyés, s'ils ramenaient bien au Cénacle l'aventurier connu sous le nom de la Balle. Il ne fit rien pour les rassurer.

Ce fut à contrecœur qu'il franchit la Mèche, un nom ronflant attribué aux portes principales de la Soufrière. S'il avait soigneusement esquivé la ville pendant des années et s'était même établi à l'extérieur, ce n'était pas seulement par caprice ou par indolence. Elle le déstabilisait, et elle le déprimait. Ce n'étaient pas tant ses habitants que ses constructions qui lui donnaient le cafard. À mesure qu'il progressait dans leur symétrie, il constata désagréablement que les rues couraient toujours aussi droites, bien tracées, bien tranchées. Les angles des habitations toutes de cubes empilés sans accroc semblaient fendre l'air même, constituer un dédale périlleux pour toute courbe ou hardiesse. Inutile de chercher une quelconque fantaisie dans l'avancée des balcons inexistant, dans la lisse fadeur des murs, au-dessus des portes rectangulaires ou des toits aplatis, piétinés par le pied d'un géant – ou plus probablement par l'esprit obtus

d'un architecte bien d'ici. Il ne comprenait pas comment les Sulfiriens pouvaient endurer une telle tristesse, supporter de côtoyer jour et nuit ces polygones sans personnalité aux volets massifs, étouffants d'ennui – menaçants pour l'imagination même.

Pourtant, la Soufrière s'enorgueillissait de l'inventivité de ses citoyens. Elle encourageait les inventeurs en leur accordant des récompenses pour leurs trouvailles même les plus inutiles, elle investissait dans la recherche et promouvait les plus brillants scientifiques à des postes à responsabilités – au moins un tiers du Sénat en était composé. Balthazar ne réglait son compte à ce paradoxe qu'en supputant que l'art et la science étaient cloisonnés, séparés l'un de l'autre par une paroi étanche. La rigueur raisonnée de cette dernière s'opposait au foisonnement irrésistible de l'art, de l'architecture. Il n'en demeurait pas moins dans son esprit une pénible incohérence, et il haïssait l'incohérence.

Non contente de le déprimer, la Soufrière le déstabilisait par son fourmillement autrefois permanent. Autrefois ? L'adverbe avait germé dans l'esprit de Balthazar spontanément, au fur et à mesure de sa progression derrière les Ambassadeurs. Dans son souvenir, même à la tombée de la nuit, la ville braillait sans cesse, gesticulait dans tous les sens, beaucoup plus qu'à présent. Les interpellations giclaient de mur en mur, des rires épuisés chassaient l'entêtante obscurité et les gamins se bousculaient en rigolant de leurs voix

aiguës, à la recherche qui d'une galante, qui d'un animal enfui ou d'une embrouille en devenir. Ce soir, ces manifestations manquaient ou, en tout cas, ne naissaient que très ponctuelles – avant de s'estomper aussitôt. Ou plutôt, de s'effacer à l'approche de la musique et des crissements des innombrables Masqués.

Car ils étaient partout. À chaque coin de rue, une roulotte avait pris racine et déployé sa ramure d'artifices comme de gros fruits pesants, ce genre de fruits que l'on goûterait volontiers, sans les terminer tant ils sont écœurants. Les Masqués pullulaient, quilles à la main ou, pour les plus adroits, tisons enflammés et couteaux effilés. Quand enfin le coin de rue était passé, on les retrouvait dansant en pantins désarticulés des sabbats qui rendaient mal à l'aise en dépit de l'adresse de leurs acrobates. Passait-on dans les larges avenues et les places où se tenaient habituellement les marchés, et de toutes parts émergeaient des estrades d'où s'élançaient des blagues et des pyramides de chair, de sourires et de masques, avec en toile de fond une douceuse petite musique qui vrillait Balthazar plus virulemment qu'une craie sur un tableau. Il y en avait qui se plaisaient à s'asseoir à même des planches cloutées et d'autres qui déclamaient les vers d'une farce bas de gamme – et ce n'en était qu'un infime panorama. Partout ce n'étaient que des sons joyeux, de la gaieté envahissante et bien trop forcée, comme si un bonheur factice tentait d'investir la place forte de la Soufrière.

Balthazar ployait peu à peu sous l'afflux de cette liesse déplacée. Sa douleur intime et antique luttait féroce­ment contre ces piques tentant de percer son derme, sa solitude coutumière contre les écorchures de ces spectacles. La tête basse, vissée sur les pavés trop réguliers de la ville trop régulière, il se sentait montré du doigt par des milliers de diabolotins qui riaient, riaient, riaient de sa souffrance, riaient de son histoire et raillaient ses futiles tentatives de repli hors du monde. Même les roucoulements et les babillages des oiseaux anormalement nombreux devenaient gausseries. Soudain, il craqua et se mit à fouetter l'air de grands gestes saccadés pour les écarter. Déséquilibré par la crise de panique, il trébucha et chut dans les bras de la grande bringue. Quand il parvint à surmonter sa honte et à fixer l'Ambassadeur, Balthazar remarqua que même les traits de celui-ci s'affaissaient d'aversion. Le demi-homme arborait pour sa part une grimace du plus bel effet. L'influence des Masqués était vraiment considérable. Un frisson parcourut l'échine de la Balle.

Il vacilla encore, tel un homme ivre – ivre de bruits, ivre d'effroi, oscillant entre les bras des automates et ceux des marionnettes. Mais il ne parvint pas à échapper aux machines. Elles le redressèrent et l'entraînèrent sans hésiter, sans jamais s'arrêter, sans jamais l'épargner, filets de voix, poignes d'acier, rets invisibles ou métalliques, vers un destin qu'il aurait voulu fuir. Il oubliait qu'une légende ne s'oublie pas.

Une légende naît, vit, et puis après, elle meurt. Non, elle ne s'oublie pas. La Balle était née et la Balle vivait.

Balthazar finit par prendre le dessus sur ses délires, au moment où le Dragon écartait ses mâchoires à son intention. Des lueurs orangées s'échappaient en tremblotant du bâtiment, un souffle chaud et irritant. Les Ambassadeurs ne marquèrent pas de temps d'arrêt. Lui osa à peine lever les yeux, écrasé par la stature du colosse, broyé par le poids qu'il symbolisait. Le Dragon ne ressemblait en rien à un animal quelconque, fût-il imaginaire. Il ne s'agissait en réalité que d'une gigantesque masse de pierre et de fer, à l'esthétique barbare, solidement vissée dans le sol de la cité et surplombant celle-ci. Simplement, ces langues lumineuses qui jaillissaient de leur gangue opaque rappelaient les flammes d'un tel monstre et le fait que ce mastodonte constituait le siège du pouvoir et de la justice, le siège du Cénacle, lui conférait une aura particulière, entre la promesse et la menace. Aucun citoyen n'appréciait devoir gravir les hautes marches qui y menaient et Balthazar moins que tout autre, car lui savait à quoi s'attendre. À quoi s'attendre. Et il savait aussi qu'il allait décevoir tant ce quoi que ce qui.

Il n'eut guère l'occasion de gamberger. Au premier faisceau d'hésitation, les Ambassadeurs se remirent à l'encadrer et le hissèrent de marche en marche sur les paliers successifs. Quand ils le lâchèrent enfin, Balthazar continua machinalement à avancer, les bras ballants, les mitaines imbibées de sueur – la chaleur, la

peur ? Il vit à peine le bataillon de gardes s'écarter à l'approche de ses deux anges gardiens et pénétra sans plus tarder dans la gueule du Dragon. Pendant de longues minutes, il déroula l'œsophage de la bête, parsemé çà et là de torches inutiles. On aurait pu penser qu'un tel tunnel tout de pierres engendrerait une certaine fraîcheur, mais c'était sans compter ce vent brûlant qui léchait avidement le visage résigné de Balthazar. Il fut très vite trempé, tandis que le déplaisant duo conservait une sècheresse douteuse. Le chemin devait leur être si familier que leur corps s'était accoutumé à cette fournaise.

Lorsque Balthazar s'extirpa du conduit, ce fut pour aboutir à une pièce rectangulaire où rugissaient de part et d'autre deux invraisemblables brasiers. Des langues de feu plus longues que sa propre maison balayaient les lieux sans discontinuer, quand elles ne s'engouffraient pas dans le tunnel en quête de l'air de la Soufrière. C'était eux, les géniteurs de l'haleine rougeoyante du Dragon, eux autour de qui s'affairait une armée de mécaniciens ruisselants entremêlés de soldats tout aussi humides. Les invectives et les vociférations se heurtaient aux craquements tonitruants des flammes – la voix du Dragon. La chaleur était ici infernale. Balthazar ne put s'empêcher de tousser, plié en deux, défaillant presque sous l'agression des fumées et des âcres odeurs. Tout à coup se matérialisa comme par magie un mouchoir humide sur son nez. Ses yeux larmoyants se portèrent avec reconnaissance sur l'enfant-nain, qui l'ignora

superbement pour aller ouvrir la porte au bout de la salle. D'un signe de tête sec, il fit comprendre à Balthazar qu'il était temps. Celui-ci ne se fit pas prier. Accablé par cette géhenne, il tituba tant bien que mal vers l'intestin sinueux de la bête et s'abandonna à sa poix délicate. Il ne remarqua pas les sourcils haussés des gardes, sceptiques quant à l'identité de cet homme trop peu fier.

Balthazar s'abîma dans les ténèbres. Il avança à tâtons, soulagé d'échapper au feu du Dragon, perclus de réminiscences d'une époque glorieuse. Il compta sur sa droite les poignées des portes qu'il longeait, cinq portes successives chacune réservée à l'un des membres du Cénacle. Il imaginait une pierre palpitante telle une peau rugueuse, la caressait en espérant y croire, croire aux contes, à la féerie absente de la Soufrière, croire à l'envol de la bête à écailles vers des cieux meilleurs. Il rêva un brin trop longtemps. Une main glaciale lui toucha la nuque pour l'aiguillonner. Il se remit en branle sans s'en rendre compte, aspiré par ses souvenirs, happé par les réflexes réactivés de ses membres maigres. Il se remémorait le sol grêlé de l'intestin, et puis cette bifurcation à angle droit vers la gauche, une fois, deux fois. Après quoi, l'ultime porte dont les deux gardiens se tenaient invisibles dans l'encre. Leurs lignes ne se détachèrent que pour mieux s'effacer devant Balthazar, l'échalas et l'enfant-nain, dont les silhouettes muettes vinrent ombrer l'Étincelle.

Il s'agissait du cœur de la Soufrière. Pourtant, il n'y avait là qu'une flammèche crachotante et rachitique comme un vieillard phtisique, environnée d'un demi-cercle de roc à mi-chemin entre le rempart et le bureau. Lorsque le feu parvenait tant bien que mal à haleter hors de son foyer, il dévoilait des parois recouvertes d'innombrables plans et schémas d'inventions improbables. Il y avait des systèmes de leviers et des machineries complexes, des folies ordinaires et des échecs spectaculaires – tous, sans exception, avaient droit de présence. La Soufrière subsistait par et pour ses créateurs. Sans eux, elle aurait depuis longtemps été absorbée par une autre cité de la Fédération.

En dehors de ces feuillets parfois indéchiffrables, nul ornement. Quelques chaises de bois tout au plus, dispersées dans la pièce, dont la nudité ne réchauffait guère une salle par ailleurs polaire. Aucune ouverture, bien sûr, et un brouillard collant. Des cendres stagnantes engluèrent la peau de Balthazar. Le tandem dut encore une fois le pousser pour qu'il avance la mort dans l'âme en direction des membres du Cénacle. Ils se tenaient debout, emmitoufflés dans des vêtements plus épais qu'élégants, conscients que leur seul statut de gardiens de la flamme suffisait à les draper de majesté. Sous leurs fourrures d'ours, de loups et de castors, ils prenaient des allures de fétiches ancestraux, de totems d'autres lieux et d'autres époques. Les élancements fiévreux de l'Étincelle animaient leurs ombres d'ondes aléatoires. Vers ces

figures, Balthazar avança. Cela dilapida ses dernières forces et il se laissa lourdement tomber sur l'une des chaises, encadré par le tandem. Dans un sursaut d'orgueil, Balthazar se redressa pour scruter l'humanité des membres du Cénacle.

Il connaissait trois d'entre eux : Alexandre Houque, le Diplomate ; Archibald Desmer, l'Artificier ; et Ralph, le Premier Juge. S'il avait gardé un plus ou moins bon souvenir des deux premiers, le troisième ne lui inspirait que de la répulsion, à déclarer sans nuance sa justice comme évidemment équitable et insusceptible de contestation – même devant le Second Juge. Ce dernier, d'ailleurs, n'avait pas laissé une image impérissable dans la mémoire de Balthazar. Rencogné dans l'ombre de Ralph, il se contentait jadis d'acquiescer servilement à chacune des impitoyables sentences de celui-ci. Aucun des deux autres visages enveloppés de peaux de bêtes ne lui était familier.

Ralph était à l'époque le plus jeune membre du Cénacle, le plus bouillant aussi. Depuis le décès du vieux Silène, la moyenne d'âge avait sensiblement diminué. L'un des deux membres dont il ignorait l'identité présentait une apparence juvénile, avec des yeux curieux en forme de soucoupes et une peau que l'on devinait aussi lisse que rose. Un sourire trop radieux pour être honnête éclairait son visage. Balthazar lui trouvait un air typé qui n'inspirait pas confiance, mais l'origine de l'homme lui échappait. Vaguement mal à l'aise, il allait détailler la dernière

silhouette engoncée dans ses fourrures quand la voix suave d'Alexandre Houque interrompit son étude :

— Nous sommes heureux que vous ayez pu nous honorer de votre présence, M. Falc. Nous espérons que la promptitude de notre requête ne vous a pas importuné.

Le miel du Diplomate coula lentement dans ses oreilles et lui instilla une nouvelle chaleur. Inconsciemment, le corps de la Balle se détendit, se mit à circuler dans ses veines un acier trempé de sang. La vigueur afflua dans cette coque depuis longtemps rouillée. Houque avait toujours eu ce don démoniaque de communiquer à son interlocuteur des sensations physiques par les seules inflexions de sa voix. La Soufrière n'avait jamais profité d'un meilleur Diplomate. Raffermi, Balthazar s'apprêta à verbalement ferrailer.

— Je suis au service du Cénacle.

— Et nous vous en remercions ! Vous avez prouvé par le passé que vos propos ont du sens et nous vous demanderons de renouveler votre allégeance. Mais avant tout, nous croyons que vous ne connaissez point certains de mes éminents confrères. Laissez-nous d'abord vous présenter Mlle Raphaëlle, Second Juge du Cénacle.

Une femme, voilà qui surprenait. La Soufrière n'encourageait guère la mixité. La lueur agonisante dispensée par l'Étincelle empêchait certes Balthazar d'atteindre le visage de Raphaëlle, mais ne put l'empêcher de l'imaginer beau. Ralph n'avait qu'une

faiblesse, celle de la chair. Nul doute que la femme en avait joué pour se hisser à ses côtés. Peut-être atténuerait-elle le fanatisme à peine voilé du Premier Juge ? Ou peut-être l'enhardirait-elle pour conserver sa place, voire le pousser à commettre une erreur... Tout à ses réflexions, Balthazar omit les politesses d'usage. Houque ne lui en tint pas rigueur et enchaîna :

— Et voici notre nouveau Messenger, M. Gemini Della.

Un nom aux consonances étrangères, des consonances pas tout à fait inconnues de Balthazar. Parmi bien des voyages, il s'était déjà rendu à l'Isola di Schiuma, l'Île-Écume dans la langue de la Soufrière. Le nom du Messenger lui rappelait ceux des Écumeurs, ces mystérieux — et déments, et sadiques — savants venus d'outre la mer. Cette fois, il inclina la tête en guise de salut. Della lui accorda un signe amical de la main. Le Diplomate reprit :

— Passons maintenant au vif du sujet. Vous n'êtes pas sans savoir que notre ville est peu à peu envahie par ces artistes itinérants venus tout droit des Masques. Leur présence y est pacifique et notre politique n'est pas de restreindre l'accès des étrangers à notre territoire. La Fédération le verrait d'un mauvais œil. Toutefois, ces itinérants exercent des effets particulièrement néfastes sur nos concitoyens. Ils leur aspirent la joie de vivre. Et nous savons que vous le ressentez.

Houque avait cette douloureuse – et époustouflante – manie non de parler de lui au pluriel, même si cette affectation en horripilait certains, mais de vous faire prendre conscience de la réalité de vos propres connaissances, comme s’il assemblait en votre sein les pièces d’un puzzle dispersé. D’un seul coup, Balthazar réalisa que c’était en raison de l’investissement de la Soufrière par les Masqués que son fils revenait de jour en jour plus maussade de la cité et s’abîmait dans la morosité sitôt qu’il réintérait la bicoque. Effectivement, il connaissait la source de cette attitude. Quand bien même ?

— Le Sénat a donc décidé d’agir. En tant que ses bras, c’est à nous qu’il incombe de mettre un terme à cette intolérable menace.

Alexandre Houque se tut, pour mieux laisser la voix de Ralph trancher l’air telle la lame d’un bourreau.

— Nous avons jugé qu’il convenait d’expulser les indésirables. Ceux qui refuseront de partir seront incarcérés. Ceux qui refuseront d’ôter leurs masques subiront la peine capitale.

Balthazar ne put réprimer un soupir de désapprobation, qui résonna comme un coup de tonnerre dans le silence troublé par les seuls halètements de la flamme. Curieusement, Raphaëlle choisit ce moment pour se détourner et nourrir l’Étincelle de quelques branches de bois mort. Telle était la tâche fondamentale du Cénacle : entretenir l’âme de la Soufrière. Faillir n’était pas une option

vable. Captivé par la démarche féline de la femme fort à propos vêtue de peaux de lynx, il ne répondit pas tout de suite à la sommation de s'expliquer que lui lança le Premier Juge. En fait, il n'y répondit pas du tout. Que Ralph se fourvoie dans ses sentences ! Qu'il mésestime leur portée sur une population dont le masque constituait l'identité même ! Si les pavés bien taillés de la Soufrière s'ornaient du rouge des Masqués, peu lui importait. Il ne désirait plus s'impliquer. La voix d'Houque vint imbiber l'atmosphère d'une sérénité partielle.

— Nos gardes ne sont pas suffisamment nombreux pour mener à bien cette triste tâche.

Cette fois, Balthazar réagit :

— Deux bras de plus ne changeront rien à l'affaire. Mobilisez la milice.

— M. Falc, ce ne sont pas vos bras que nous requérons. C'est votre nom. Votre aura. Vous effrayez, M. Falc. Peut-être la seule mention de votre participation à cette opération suffira-t-elle à pousser les itinérants au départ.

— Alors, je vous en prie, citez mon nom. Vous n'avez pas besoin de plus.

— Inexact.

Le dernier mot de Ralph s'abattit sur la tête de Balthazar comme un couperet. Toute la vigueur que lui avait insufflée la voix de Houque reflua face au ton sans appel. Il comprit que jamais la Soufrière n'admettrait sa défection, que tout son espoir d'esquiver les responsabilités en ne concédant que son

nom, sa personnalité, n'aurait dû avoir sa place que dans un songe insensé. Les années rongeaient lentement ses forces physiques ; elles grignotaient aussi toute sa lucidité. Enfin éveillé, il se résigna à entendre des sollicitations qu'il ne pourrait laisser vaines. Archibald Desmer, ce bon vieil Arch', en fut le porte-parole.

— Balthazar, cette manœuvre porte les semences d'une offensive prochaine. Tu sais bien que les Masques ont des vues sur notre cité depuis toujours. Nous devons être prêts à contrer cette offensive. Nous devons découvrir la cause réelle de la déprime qui gangrène la ville. Je sais que tu ne l'apprécies pas, mais elle te nourrit et elle réclame ton aide. Tu n'as pas le droit de te dérober.

Si même son compère d'aventure se mettait à lui faire la morale... Balthazar ne comptait ni sur Houque, ni évidemment sur Ralph pour faire montre de compassion. Encore moins sur les deux inconnus, l'un tout de caoutchouc couinant, l'autre débordant d'un charme par trop sauvage. Il s'agita sur sa pauvre chaise, en quête d'un peu d'air. Ses membres fourmillaient désagréablement, tandis que son estomac semblait étranglé par un bon triple nœud. Son insouciance d'antan demeurait décidément tapie très, très loin d'ici. Il se contenta de lâcher, désabusé :

— Je ne me dérobe pas. Je ne suis pas en mesure de vous aider, voilà tout. Je n'ai plus de souffle. J'ai déjà beaucoup donné. Et je ne vois pas comment vous

pourrez me convaincre de remettre le couvert. Même vous, Houque.

Il n'eut pas besoin de tourner la tête vers Archibald Desmer pour deviner la déception de son vieux compagnon. Il fallait s'y faire : la Balle était devenue molle. Insignifiante comme la bille que le gamin oublie dans le trou de la cour d'école. L'Artificier ne semblait pas le concevoir. Il insista :

— Écoute, nous sommes certains qu'il y a autre chose derrière ces spectacles, un élément qui affecte véritablement nos concitoyens. Il faut percer les leurres. Le rire ne s'épuise pas ainsi. La Soufrière a la poudre. Que dissimulent les Masques ?

— Je vous l'ai déjà dit. Cela ne me concerne pas. Ou plus.

— Dans ce cas, disparaïs. La cité te renie.

Le jugement de Ralph abasourdit Balthazar. Il resta sans voix tandis que le Premier Juge saisissait une plume sur le bureau-rempart qui encerclait l'Étincelle. Ralph se mit à rédiger consciencieusement, en dépit du clair-obscur plus obscur que clair, quelques phrases sur l'une des feuilles à peu près blanches qui tapissaient la barrière de pierre. Peu à peu, la sentence se faufilait dans l'esprit de Balthazar, s'insinuait dans ses circonvolutions, jusqu'à éclater, triomphante : renié ! Effacé de la mémoire de la Soufrière, extrait de la cité à laquelle il avait sacrifié son aimée ! Dépouillé, écorché, ostracisé enfin ! Même dans son état de prostration, il vibra tout à-coup d'un sentiment si violent qu'il jaillit de son siège – une fraction de

seconde : les Ambassadeurs qu'il avait oubliés le rejetèrent en arrière sans ménagement. Ils ne purent néanmoins l'empêcher de crier sa colère.

— C'est ainsi que vous remerciez l'un des artisans majeurs de la notoriété de la Soufrière ? C'est ainsi, sur un coup de tête, que vous rayez par un vulgaire bout de papier tous les sacrifices offerts à la cité ? Tous les services que j'ai payés de mon corps ? Vous vous foutez de moi ?

— J'ai rendu mon verdict.

Le ton de Ralph frigorifia Balthazar. Il ne s'en échappait aucun sentiment, aucune émotion, simplement une indifférence terrifiante. Il se figea, la bouche ouverte. Les mots gelaient sur ses lèvres. À peine pouvait-il mouvoir ses yeux et les porter sur Houque, dont le regard habituellement pétillant débordait de lassitude ; sur Della, qui ne s'était pas départi de son sourire horriblement factice ; sur la femme-chamane vomie par le fantasme ; sur Desmer enfin, sur Arch', qui n'osait pas croiser son regard, empli de commisération et de lâcheté. Balthazar comprit aussitôt qu'il ne pouvait s'attendre à nul secours, que Ralph dominait complètement le Cénacle au point qu'il était bel et bien le réel dirigeant de la ville. Il comprit cela en un instant, par cette seule scène. Ses épaules s'affaissèrent.

Dans un silence de mort, le Premier Juge rédigea une copie de sa sentence. Cela fait, il s'approcha de Balthazar d'un pas inexorable. Ralph avait revêtu le visage du Destin, cruel parce qu'aveugle, et le Destin

lui apporta sur un plateau la tête de son avenir. Il lui mit le papier sous le nez et, bien malgré lui, Balthazar s'infligea le texte :

## La Soufrière Au nom du peuple

*Demandeur :*

la Soufrière, représentée par son Premier Juge

*Défendeur :*

Balthazar Falc, dit la Balle, non assisté

*Le prévenu passait en jugement pour avoir refusé de prêter son assistance à la Soufrière, fait susceptible d'être qualifié de :*

Haute Trahison

*En vertu du Code Pénal, cette infraction est sanctionnée par :* La peine capitale

*Par jugement du..., le prévenu a été reconnu :*

Coupable

*Il a été retenu les circonstances atténuantes suivantes :*

Services rendus à la Soufrière par le passé

*En vertu de ces considérations, M. Falc est condamné aux peines suivantes :*

Déchéance de la rente viagère versée par la Soufrière

Paiement de dommages-intérêts dont le montant équivaldra à la vente de la propriété du condamné

Ostracisme

Le fils du condamné, M. Tristan Falc, sera placé en Maison d'Éducation où il sera pris en charge par la cité.

Le Premier Juge,  
*Ralph*

L'écriture du Juge était d'une netteté diabolique, la sanction absolument disproportionnée. On lui prenait tout : son argent, sa maison, son fils. Le pire consistait en sa passivité. Il était venu pour un refus, ferme et définitif – mais il n'avait pas la force de lutter. Il ne l'avait plus depuis trop longtemps. À se morfondre depuis des années, ses forces tant physiques que morales avaient dé péri. Son éclat de protestation ? Une pantalonnade. Ce fut à peine s'il entendit les paroles de Desmer.

— Réfléchis, Balthazar ! Le jugement n'a pas encore été enregistré. Tu peux faire marche arrière. Tu dois faire marche arrière. Pour la Soufrière. Pour ton fils. Et surtout pour toi.

Ces mots advenaient trop tard. Balthazar ne les entendit pas. Il se laissa emporter par les Ambassadeurs tel un poids mort. Ils le traînèrent hors de l'Étincelle, dans l'ombre du couloir. L'opacité lui parut accueillante. Il se fondait en elle comme dans une métaphore de son effacement aux yeux de la cité. Ce serait comme s'il n'avait jamais existé.

La lumière et un résidu de fierté le poussèrent à se redresser et à marcher seul. Il ne resterait plus de la Balle qu'une image, qu'un souvenir dans l'esprit de ceux qui le verraient pour la dernière fois. Au moins tenait-il à rayonner dans leur mémoire, à susciter peut-être même du regret. Si le Premier Juge pouvait subir le contrecoup de son intransigeance, alors l'effort en valait la peine.

Aussi les gardes à la sortie purent-ils admirer un homme certes décharné, mais le dos droit, le pas rapide, la tête haute, les yeux éteints. Quand il émergea dans la nuit illuminée, toujours serré de près par les ambassadeurs, Balthazar profita de sa position légèrement surélevée pour contempler la Soufrière.

La ville paraissait bien plus belle de nuit. Les lueurs des réverbères atténuaient la tristesse et la pauvreté des constructions. Quelques rares éclats de rire montaient des rues les plus fréquentées mais, pour le reste, le silence régnait en maître. Les citoyens regagnaient plus tôt leur domicile qu'auparavant et les lampes ne tardaient pas à s'éteindre dans les maisons. Balthazar huma l'air. Il était frais, mais quelques relents désagréables venaient le souiller. Il tourna la

tête vers leur source. Il s'agissait de la poudrière, ce bâtiment démesuré d'où émanait en permanence une fumée plus noire que le ciel nocturne. Il avalait chaque jour dans sa gueule un bon quart des citoyens de la Soufrière, leur pompait leur énergie, avant de les recracher éreintés. Balthazar n'y avait jamais mis les pieds, mais il devinait une atmosphère chaude, étouffante, exténuante. Dire que ce monstre incarnait la fierté de la ville !

Il se rendit compte qu'il ne l'avait jamais aimée. Elle avait quelque chose de vorace. La production principale de la ville était constituée d'armes de destruction, d'espèces de bombes industrielles particulièrement appréciées par certains partenaires commerciaux de la Soufrière. L'exportation battait son plein. En échange, la ville récupérait les ressources alimentaires dont elle était cruellement démunie. Le territoire alentour était complètement stérile. Balthazar supposait que la poudrière n'y était pas pour rien. Mais entre l'agriculture ou l'élevage et l'armement, le Cénacle avait tranché sans hésiter. La présence hostile des Masques à proximité avait lourdement pesé dans la balance.

Il secoua la tête. Cela ne le concernait pas, avait-il dit. Et il allait s'en tenir à cette assertion. Par obstination peut-être, par faiblesse sans doute, par couardise assurément. Il descendit les escaliers, non sans remarquer la présence des Ambassadeurs à ses côtés. Ils allaient veiller à l'exécution de la sentence du Premier Juge, en bons petits soldats dévoués. À ce

moment précis, Balthazar les trouva pitoyables. De simples automates au service d'un mécanicien mégalomane, privés du moindre libre arbitre. Jamais ils ne se révolteraient contre la décision d'un membre du Cénacle, et encore moins contre un jugement de Ralph. Il ne prit pas la peine de soulever une objection ou de tenter de les semer. Chacun de ses efforts se montrerait futile.

Il s'engouffra dans les rues de la ville au hasard. Aucune ne lui disait rien, mais encore une fois il s'obstinait à prendre de pathétiques revanches sur les artisans de sa déchéance. Il savourait l'agacement rentré du tandem à qui il faisait perdre son temps, il s'imprégnait de l'atmosphère morose provoquée par les forains. Il prit même la peine de s'arrêter devant une estrade pour observer dix Masqués former une pyramide humaine, et surenchérit en applaudissant la performance tout en hochant la tête d'un air appréciateur, sans percevoir qu'à la vue de ses mains gantées l'un d'entre eux le scruta étrangement et, une seconde après qu'il eut repris sa route, chuchota quelque chose à ses partenaires. Un merle s'envola.

Il poussa les Ambassadeurs suffisamment à bout pour que ceux-ci décidassent de prendre les choses en main. Sans s'enquérir de l'avis de Balthazar, la grande bringue choisit de mener la marche cependant que l'enfant-nain chaperonnait toujours le nouvellement banni. Il emprunta un itinéraire qu'il semblait connaître comme sa poche, ce qui n'était guère surprenant dans la mesure où la Soufrière était une

ville de taille assez modeste. Ils parcoururent des rues souvent très similaires, quand elles n'étaient pas identiques tant les maisons et les intersections se ressemblaient toutes, et ils finirent par pénétrer sans hésiter dans une voie assez large aux pavés toujours aussi désespérément réguliers. Il n'y avait personne, sinon encore un de ces groupes de saltimbanques qui, inépuisables, persistaient à performer pour un public absent.

Alors qu'ils passaient devant, Balthazar insista pour faire une halte et gratifier les trois pauvres bougres de quelques spectateurs. Quand les Ambassadeurs opposèrent un refus catégorique, il s'emporta. N'allait-on pas l'autoriser à profiter de ses ultimes minutes au sein de la Soufrière ? Ils ne prirent pas la peine de répondre et l'empoignèrent sans coup férir.

C'en fut trop : toute la frustration accumulée, teintée d'une injustice criante, se déchaîna. Il se dégagea partiellement et asséna un coup de coude violent dans l'aine de l'échalas, avant de projeter le même bras vers l'avant. Il heurta du poing le front du demi-homme qui, sonné, partit en arrière. Mais déjà le premier se ressaisissait, et il s'apprêtait à immobiliser Balthazar lorsque ses yeux devinrent vitreux. Il s'écroula en râlant, la nuque baignée de sang. Quand Balthazar releva la tête, ce fut pour tomber nez à nez avec des masques impassibles – prolongés de bras armés.

Il n'eut pas le temps de réagir. L'un des hommes bondit sur lui en brandissant un poignard. Il entendit un sifflement. L'homme s'écroula. L'enfant-nain surgit dans le champ de vision de Balthazar, lame au poing, l'air ennuyé – ennuyé ! Les Masqués n'avaient aucune chance.

Il se passa alors quelque chose d'absolument extraordinaire. Les traits durs de l'Ambassadeur semblèrent parcourus d'ondes. Ils furent saisis de tics soudains, se tordirent un peu, puis son corps trembla violemment à une ou deux reprises, comme s'il tentait de contenir en lui une force inconnue. Ses joues se gonflèrent. Ses yeux se plissèrent. Et finalement, d'une façon tout à fait inattendue, il s'esclaffa.

Au début, il ne s'agit que de grands éclats. Bientôt toutefois ses jambes vacillèrent, ses rires se firent rugissements. Balthazar constata d'un air éberlué qu'il était littéralement plié en quatre – mais un signe ne trompait pas : ses phalanges blanchissaient à force de serrer la garde de son épée pour ne pas la lâcher. Grâce à sa discipline hors du commun, l'Ambassadeur parvint à hoqueter quelques mots :

« Dégaine. Vite. Ou. Tu. Es. Mort. »

À ces mots, les réflexes antiques de Balthazar se réactivèrent. En vain. Il porta d'abord la main droite à son côté, avant de se souvenir de la blessure qui la rendait inapte. Alors il y porta la gauche, avant de se souvenir qu'il ne s'encomrait plus de son arme depuis belle lurette. La panique grimpa en flèche. L'Ambassadeur était en proie à une crise de fou rire

qui allait bientôt les condamner tous les deux, et lui, la Balle, se trouvait complètement démuni ! Le désespoir fit une nouvelle fois plier pesamment sa tête. À travers les brumes qui obscurcissaient son âme, il perçut les masques qui se rapprochaient. Balthazar ferma les yeux – qu’il rouvrit aussitôt, saisi d’intuition.

Soudain retentit une détonation qu’il aurait reconnue entre mille : celle des grenades de la Soufrière. Des cris fusèrent en même temps que des morceaux de chair brûlée. Il ne voyait plus rien, sinon une fumée grise qui le fit pleurer. Déboussolé par les événements, il demeura pétrifié. Une attitude indigne de la Balle. Mais il n’était plus ce projectile alerte, confiant, aveugle. Il s’appelait à présent M. Falc, parasite et paria de la société. Tel n’était pas l’avis de la voix impatiente qui se faufila dans ses oreilles encore bourdonnantes.

— Elle attend quoi, la Balle ? Qu’on mette ses précieuses fesses sur une chaise à porteurs ? Ou que tous les Masqués des environs se ramènent la bouche en cœur ?

La voix était étouffée. Balthazar reprit tant bien que mal ses esprits et courut dans sa direction, non sans lancer un coup d’œil en arrière. Les corps des hommes avaient été déchiquetés par l’explosion, certains membres projetés à plusieurs mètres. Les bombes industrielles ne faisaient pas de détail. Il abhorrait ces ravages sommaires. Comment s’en glorifier ?

Il décampa à la suite des silhouettes qui se clairsemaient déjà dans les rues de la ville aux bâillements précurseurs, sans parvenir à les rattraper ni même à maintenir leur cadence. Têtu, il tira encore et encore sur son corps rendu débile par les années d'inactivité totale – puis trébucha. En un clin d'œil, son crâne vint heurter un pavé protubérant. Alors, à travers le brouillard rouge qui s'épaississait rapidement et perturbait sa vue, il crut apercevoir des ombres se rapprocher et, en toute fin de compte, des masques se pencher sur lui.

*à suivre...*



Avec *Le Masque et la Poudre*, Hubert Vittoz signe une première saga d'heroic-fantasy épique et originale. L'auteur, qui embarque le lecteur de cité en cité pour un road-trip haletant, déploie les méandres de son intrigue dans un style aussi chatoyant que les personnages qui l'habitent. Quels sombres conspirateurs tirent les ficelles des conflits qui éclatent un peu partout dans la Fédération ? Rien de mieux qu'un masque pour dissimuler la vérité.

Disponible sur toutes les libraires en ligne (2,49€)

+ d'infos sur  
[www.walrus-books.com](http://www.walrus-books.com)